

Un bout de vie ...

I had a dream...

Un peu prétentieux comme intro, mais c'est la faute du secrétaire de l'Amicale qui m'a demandé ces lignes hier. Cette nuit j'ai rêvé de façades austères, de couloirs longs comme l'ennui, de mains plongées dans les frites (ou pire), de grilles, de souterrains, de couleuvres, de passe-partout en un joli méli-mélo cauchemardesque. Un résumé inconscient de six années d'internat à Combrée ? En fouillant dans ce fatras, je comprends ce que j'en ai retiré : une solide éducation, oui, mais en négatif, photographiquement parlant. À l'encadrement symbolisé par l'architecture du bâtiment, j'ai opposé le passe-partout fabriqué à la base des scouts et qui m'a permis de visiter tous les greniers. Derrière les grilles des cours, je volais en pensée par-dessus la prairie, vers l'oratoire de la vierge où dormaient mes amies les couleuvres (d'Esculape), au chaud sous les plaques d'ardoise que je soulevais lorsque nous courions le 600 m à la gym. L'une d'elle m'a mordu mais n'a pas entamé mon enthousiasme. Mon inscription au scoutisme relève de la même démarche : s'échapper, ne serait-ce qu'une heure par jour vers la base, en chipant au passage une poire du jardin. Alors, avec la formation de la Taupe, ce fût le bonheur !

Avec les analyses latines de quatre pages exigées par Négus pendant deux heures chaque dimanche matin, c'est plus subtil. Autant nous détestions tous l'exercice, autant j'en ai capté l'esprit : analyser, c'est prendre du recul, survoler, relier, comprendre, des notions très utiles pour mon futur métier.

S'il y a eu souffrance, je n'en ai pas eu conscience, nous étions tous dans le même bain (maintenant on dit environnement) et, pour moi gaucher né un 29 février, mes gènes ont dû s'exprimer sans effort particulier. Alors merci le collège, ce que j'en ai tiré a forgé mon avenir.

De Charybde en Sylla... après le collège, le service militaire. Même tactique : prendre le contrepied et, sans passer par la case antimilitariste de 68, j'en suis sorti pacifiste. Sans goût pour les études formelles, adorateur de la liberté, rebelle à toute autorité, que faire ? Deux envies en moi : l'aviation par mon père et la nature par ma mère. Je suivais déjà des cours de planeur et d'avion à Angers, mais devenir pilote de ligne ou de chasse comme les copains de l'époque ne m'a pas tenté — mon père n'a jamais compris—. J'aurais aimé vivre au temps de l'Aéropostale. La brousse ? pourquoi pas ?

Un cousin séminariste post 68 est alors venu nous faire ses adieux : il partait en Bolivie pendant un an ou deux avant d'être ordonné prêtre, une sage mesure, il me semble. Cousin, ai-je dit, si ton évêque a un avion, dis-lui que j'y vais pour le gîte et le couvert.

Le mitré n'avait pas un mais deux aéronefs, offerts par les fidèles allemands, et il m'envoya aussitôt un billet, payé, lui, par le bureau des migrations européennes.

Je me souviens encore de mon père pleurant sur le quai pendant que le paquebot italien Rossini prenait le large. Pas moi, qui larguais les amarres en même temps que le navire. À vingt-deux ans tout neufs, devant l'horizon inconnu de mon avenir, de la langue et de la culture d'un autre continent, j'allais traverser l'Atlantique comme [Saint-Exupéry](#).

Vingt-six jours de mer plus tard, j'étais [Pizarro](#) (d'accord, pas un gentleman très recommandable) mettant le pied sur la côte Pacifique de l'Amérique du Sud. Un cheval de fer, comme les Bretons appellent un train, m'emmena vers l'intérieur des terres, vers La Paz atteinte au bout de vingt-quatre



heures et quatre cents kilomètres, dont trente-deux par crémaillère pour monter du niveau de la mer à quatre mille mètres, à travers le désert le plus sec du monde.

Je me souviens de la gifle chaude et humide qui m'a frappé lorsque la porte du vieux DC6 venu de La Paz s'est ouverte sur le monde tropical et exubérant qui allait être le mien pendant... quarante ans.

Trinidad, petite ville coloniale endormie digne du Macondo de Gabriel García Márquez règne pompeusement sur un département presque aussi grand que la moitié de la France mais peuplé d'un habitant au km², mon futur terrain de jeu. Très vite, mon ancien monde est loin : si je pose une question dans mes lettres, la réponse arrive deux mois plus tard et j'ai oublié ladite demande... Il fait toujours chaud, j'explore mon environnement, je vole, j'apprends la langue, les filles sont belles et il n'y a ni télé, ni ordi, ni portables. Cinq mois après mon arrivée, je connais celle qui sera ma femme. Encore quatre mois et nous nous marions alors que je suis sans travail et sans un sou car j'ai rompu avec l'évêque. Pendant un an nous vivons heureux, ça oui, en développant des photos et en les coloriant à la main. La France s'estompe.



Enfin apparaît un job de pilote, on me fait confiance et jamais je n'aurai de difficulté à en retrouver. Taxi aérien dans les villages perdus, notre premier fils dans notre maison [en adobe](#) au toit de palmes sans eau courante ni électricité, amour et responsabilité sociale dans ce pays sans routes... les moments les plus heureux de ma vie.

Mais nous sommes jeunes et avides de changement, nous décidons de déménager vers Santa Cruz de la Sierra, la grande ville orientale bolivienne.

Ma femme suit des cours de céramique et de peinture. Ce sera sa voie jusqu'à présent. J'essaie deux saisons d'épandage agricole, un travail dégueulasse car il tue et titille en moi un sentiment qu'on ne nomme pas encore : la fibre écologique.

Les carniceros m'attirent. Ces avions ex-bombardiers ou transporteurs de la seconde guerre mondiale approvisionnent en viande les mines des Andes. La plupart sont basés à La Paz mais il y en a quelques-uns à Santa Cruz, et un propriétaire accepte de me prendre comme copilote d'un C-82 (un Noratlas de chez nous en un peu plus gros). Alors que je devais faire mon premier vol avec lui, il m'envoie sur un DC3 qui doit aller à mon ancien village. Je suis en vie grâce à ce détail car le C82 n'est jamais revenu, l'équipage s'est tué en se crashant au décollage. La mort rôde et ce ne sera pas la dernière fois. Un peu refroidi, je reprends le taxi aérien, ici les vols sont plus longs et plus variés.



Un jour on me demande d'aller chercher un avion neuf aux États-Unis, je dis oui immédiatement et me voilà dans le triangle des Bermudes en me demandant ce que je fous là. J'ai l'habitude de survoler la forêt, pas la mer. À partir de la côte vénézuélienne, je n'ai pas d'info météo du Brésil, les cartes ont de grandes zones blanches, et le GPS n'existe pas encore. Compas et montre sont mes seuls instruments pour traverser l'Amazone avec une escale à Manaus. Ma foi, ça marche et je vais convoier ainsi une trentaine d'avions.



Parfois le taxi frise l'illégalité, tout dépend du point de vue... et j'apprécie les vols de contrebande pour rapporter du whisky et des rouleaux de tissus de la frontière paraguayenne depuis une base militaire de ce pays. Les douaniers boliviens, eux, nous cherchent pour revendre la marchandise eux-mêmes.

Quatre enfants merveilleux (évidemment) égaièrent la maison que nous construisons en bordure de la ville. Singes, perroquets, opossums nous rendent visite, ça me plaît. Le pays se « modernise », la forêt se métamorphose en champs de soja ou en prés à vaches, ma fibre écolo grandit. Je m'implique dans la fondation d'une ONG, puis d'une autre qui se spécialisera dans les oiseaux. Cette activité me permet de travailler dans les parcs nationaux, d'accompagner des expéditions scientifiques avec des biologistes étrangers de haut niveau, autant en vol qu'en forêt où je m'occupe de la logistique, car ces gens-là ont un peu la tête en l'air et je ne tiens pas à manger des biscuits secs pendant deux ou trois semaines, c'est fou ce que j'apprends à leur côté. Je vole sans doute moins mais je n'en suis pas mécontent car malheureusement le narcotrafic est là, importé par les gringos en manque de coke. Oui, je vais satisfaire votre curiosité : bien sûr, on m'a sollicité car je connais les routes et 150.000 dollars

pour un voyage de deux jours vers la Colombie, c'est tentant. Pas de danger à l'époque, pas de révolver sous le nez, pas de radars, rien que du fric facile dans la poche. Beaucoup de mes collègues on fait le pas. L'argent, comme la merde, attire les mouches en tout genre, les divorces sont fréquents, des gosses de 12 ans roulent sans permis dans des Toyotas de 50 000 dollars, futurs maffieux... ça ne vaut pas le coup et jamais je n'ai regretté.

Parallèlement aux vols pour l'écologie (j'ai arrêté le taxi, devenu trop risqué à cause de la drogue), je monte des kits d'ULM, jusqu'à un Cricri, le plus petit bimoteur du monde inventé par un ingénieur français,



je largue des parachutistes dans un club, enfin je m'associe avec un ami photographe qui veut faire un livre de la Bolivie vue du ciel. Génial, nous allons dans les moindres recoins du pays avec notre petit avion acheté et modifié pour ce travail mais un peu poussif dans la cordillère des Andes

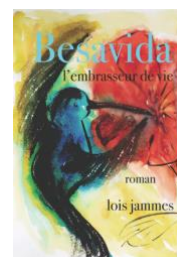
que j'apprends à respecter. S'ensuit un autre livre pour l'Argentine, que nous sillonnons de long en large, ce qui me donne le temps de retracer les routes de l'Aéropostale. J'ai survolé le lac Diamante où [Guillaumet](#) s'est écrasé, et le défilé emprunté par [Adrienne Boland](#) pour traverser les Andes de Mendoza à Santiago. Quel courage ils avaient ! Sans oublier Darwin sur le Beagle et toutes les tribus indiennes disparues, chassées au fusil par les Blancs et leur progrès.

Des compagnies de télé me contactent et se passent le mot. TF1 avec Nicolas Hulot sur le lac de sel d'Uyuni, le plus grand du monde, la BBC, des chaînes américaines, anglaises et d'autres. Je me souviens d'une expédition filmée en plein cœur de l'Amazonie brésilienne pour chercher un animal mythique, le yéti des forêts en quelque sorte, quelle connerie, mais que de fous-rires avec l'équipe anglaise de tournage. Ou encore des trois mois passés sur la grande barrière de corail à piloter un hydravion bizarre et unique pour Canal+, que les Australiens surnommaient la boîte volante. Et puis Bob, pilote, filmmaker, bouddhiste et philosophe, filmant les Andes pour la BBC. Nous volons ensemble, il me propose de continuer avec lui ce genre de vol autour du monde. Un nuage d'orage vicieux l'emportera avant.

Dans ce genre de métier, il est sage de savoir se retirer à temps, ce que j'ai fait à soixante-deux ans en venant m'installer en Bretagne dans une seconde vie pleine de souvenirs, mais surtout avec un regard sur le monde que je dois à la première.

Si vous voulez d'autres anecdotes, parcourez mon livre « Besavida* », un roman basé sur des faits réels, et bientôt « Indiana James », un récit de mes aventures aériennes.

Louis-Marie (Loïs) Jammes, cours 1967



NDLR

* *Besavida : l'embrasseur de vie*

Vous trouverez dans la rubrique « Livres » du site : [ici](#) et [là](#), les autres ouvrages de notre ami Loïs dont il a choisi d'en mettre la majorité gratuitement à votre disposition.

Rappel

La fête des Anciens 2023 aura lieu

le samedi 16 septembre à 10h au Collège.

Les cours jubilaires 1953, 1963, 1973, 1983, 1993, 2003 et 1998 y sont particulièrement attendus, mais tous les autres cours aussi : pour ne pas vous retrouver seul(e) de votre cours, ce jour-là, n'hésitez pas à nous demander la liste de vos camarades